

pays le demandant, et que pour livrer le sang innocent à la mort, jamais pareille pensée n'entrerait dans leurs cœurs.» Burie, qui n'était pas cruel et qu'on soupçonnait même de pencher vers les opinions nouvelles, se contenta de leur faire de grandes menaces; néanmoins il aurait bien été forcé d'obéir aux ordres réitérés de la Cour, si François II n'était pas mort sur ces entrefaites. Dès qu'il fut informé de l'espèce de révolution qui s'opéra dans le gouvernement à la suite de cette mort, il fit dire aux Protestants soumis à son autorité qu'il leur permettait de s'assembler dans des maisons particulières et en petit nombre. Les ministres se seraient contentés de cette demi-liberté; mais ils ne purent modérer la fouguese impatience de leurs troupeaux. Appelé, au mois de mai 1564, à Saint-Seurin, Léopard y prêcha, le 28, et célébra pour la première fois un baptême selon le rite réformé, celui de la fille de *Jean Feuillet* et d'*Anne Héraudle*. Le 17 juillet, il y prêcha de nouveau, mais cette fois, dans l'église, dont les Protestants s'emparèrent, et qu'ils gardèrent jusqu'à la publication de l'édit de Janvier. Dès lors le service divin se célébra dans une grange donnée par le seigneur du lieu, et vers le même temps, un ministre particulier fut attaché à l'église qui avait été desservie jusque là par les pasteurs du voisinage, *Henty* de Saujon, *Jean Villain*, de Gemozac, *Michel Luchet*, de Rioux. Ce ministre fut *Sorain*, qui s'était réfugié en Saintonge après le massacre de Vassy, et qui, quelques mois plus tard, s'éloigna de son troupeau pour suivre, en qualité d'aumônier, les troupes que *La Rochefoucauld* conduisit au secours de Condé.

Après avoir organisé l'église de Saint-Seurin, Léopard était retourné à Arvert, qu'il ne quitta plus, à ce qu'il semble, jusqu'au mois de mars 1562. Le 25 de ce mois, il assista à un synode assemblé, dit-on, à Saint-Jean-d'Angély pour délibérer sur la question de savoir s'il était permis de prendre les armes. La

question ayant été résolue affirmativement, la noblesse saintongeoise monta à cheval sous les ordres de *Saint-Martin-de-La Couudre*, et Léopard partit avec elle pour Orléans, comme aumônier. Il retourna dans la Saintonge avec *La Rochefoucauld*, et fut un des 60 ministres qui, au mois de nov., se réunirent en synode à Saintes, sur la convocation de ce chef illustre. Le synode le chargea d'aller trouver *Belleville* pour tâcher de le regagner à la Cause; nous savons déjà qu'il échoua (*Voy.* II, p. 164). Dès lors, il n'est plus question de Léopard dans l'histoire de nos troubles religieux. Le seul ouvrage que nous connaissions de ce pasteur est intitulé *Le glaive du géant Goliath, philistin ennemy de l'Eglise de Dieu. C'est un recueil de certains passages du droict cannon, par lequel il sera aisé à tous fidèles qui le liront, de cognoistre que le pape a la gorge coupée de son propre glaive. Fait et illustré d'annotations par Charles Léopard, ministre de la parole de Dieu en l'isle d'Arvert, 1564, in-42.* L'avertissement est daté de La Tremblade en l'isle d'Arvert, le 4 oct. 1560.

LE PAGE (ANTOINE), de Dieppe, remplissait les fonctions pastorales dans sa ville natale avec *Cartaud*, *Asseline* et de *Caux*, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le chassa de sa patrie. Il se retira en Hollande et devint, en 1695, ministre de l'église wallonne de Rotterdam, qu'il desservit jusqu'à sa mort, arrivée en 1702. On a de lui :

I. *Theses theologicæ de usu et acceptatione vocis justificandi in Scripturis et scholiis*, Sedan., 1666, in-4°.

II. *L'impïété des communions forcées*, Devent., 1689, in-12.

III. *Sermons et prières pour aider à la consolation des fidèles de France persécutés*, Rott., 1698, in-12.

Antoine Le Page était fils de *Siméon Le Page*, orfèvre de Rouen, qui eut de son mariage avec *Marie de Tocqueville*, deux autres fils: 1° *SIMÉON*, orfèvre comme son père, qui se maria, en

1679, avec *Marie Regnier*, fille de *Daniel Regnier*, chirurgien du roi, et de *Jeanne Berchère*; — 2^e Luc, aussi orfèvre, qui prit pour femme, en 1681, *Madelaine Michelin*, fille de *Jean Michelin*, professeur à l'Académie royale de peinture, et de *Marguerite Belle* (Reg. de Charenton).

LE PAULMIER-DE-GRANTEMESNIL (JULIEN), en latin, *Palmerius*, et *Palmerius*, célèbre médecin, né en 1520, dans le Cotentin, et mort à Caen, en décembre 1588. Le Paulmier fit ses études de philosophie et de médecine à Paris où, nous apprend Huet, « il demeura onze ans avec Fernel, et « profita si bien sous son savant maître qu'il fut estimé un des plus savants médecins de son siècle. » Il se fit recevoir docteur de la faculté de médecine de Paris, après avoir déjà obtenu le même grade dans l'université de Caen. Nommé professeur de médecine, il subit, en 1562, le sort de ses collègues protestants (*Voy. CHARTON*), mais à la paix, il fut rétabli dans sa place, jusqu'à ce qu'en 1568, il en fut évincé de nouveau. Des lettres-patentes du 17 mai 1574 ordonnèrent de le rétablir, lui et ses collègues, dans leurs fonctions. Duplessis d'Argentré, à qui nous empruntons ces faits, ne nous apprend pas si Le Paulmier remonta dans sa chaire. Ce qui paraît certain, c'est qu'après la Saint-Barthélemy, il se retira dans une campagne près de Rouen, où il se livra à la rédaction de ses Observations médicales « pour ne pas perdre son temps. » Sa réputation lui ayant valu l'honneur d'être appelé auprès de Charles IX, il réussit à le guérir d'une insomnie continuelle dont il était travaillé. Plus tard, il fut attaché au duc d'Anjou, qu'il accompagna dans les Pays-Bas. L'expédition ayant avorté, il retourna en Normandie. Si l'on doit en croire le Dict. de Moréri, il aurait aussi suivi le maréchal de Matignon à plusieurs sièges, « où, dit l'auteur de l'article, il ne fit pas moins paroître de prudence, de valeur même, que d'habileté dans son art, et au retour de

la campagne, le maréchal en ayant fait l'éloge à Henri III, ce prince le coucha sur sa maison, le combla de présents et le déclara par lettres-patentes très-digne de la noblesse. » Sur ses vieux jours il se retira à Caen, où il mourut à l'âge de 68 ans. Il avait épousé, le 6 juin 1574, *Marguerite de Chaumont*, de l'illustre famille de ce nom, femme d'un rare mérite, née en 1554, et morte en 1599. On trouve à la suite des Essais de Montaigne un petit billet par lequel notre aimable philosophe sceptique lui annonçait l'envoi de son livre. Nous le rapporterons. « Madame-moiselle, mes amis sçavent que dez l'heure que je vous eus veue, je vous destinay un de mes livres: car je sentis que vous leur aviez fait beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de monsieur Paulmier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé depuis à beaucoup plus que ne vault mon livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que je le deusse; et me ferez cette grace de l'aymer, ou pour l'amour de luy, ou pour l'amour de moy; et je garderai entière la dette que j'ay envers monsieur Paulmier, pour m'en revencher, si je puis d'ailleurs, par quelque service. »

On doit à Julien Le Paulmier:

I. *Traité de la nature et curation des plaies de pistolle, arquebuse et autres bastons à feu*, Paris, [1569] in-8°; Caen, même ann., in-4°; sans nom de lieu, 1576, in-8°. — Dans son épltre dédicatoire, Le Paulmier dit à J. de Matignon: « Cet œuvre est si petit, que je ne l'eusse séparé des autres que j'ai faits sur toute la chirurgie, ni mis en langue vulgaire contre ma coustume et délibération, n'eust esté pour vous faire entendre combien je me répète votre attenu (obligé.) » Que sont devenus ces autres livres sur la chirurgie? Il ne paraît pas qu'ils aient été publiés.

II *De morbis contagiosis libri VII*, Paris., 1578, in-4°; Francof., 1604, in-8°; Hagæ, 1664, in-8°. — Les deux premiers livres traitent de la maladie vé-